

aux pas de Jésus, ne l'abandonnent point le long de la Voie douloureuse et du Calvaire.

LE BON SAMARITAIN EXHORTATIONS A LA PRIÈRE. MARTHE ET MARIE

Ce caractère du Messie qui est qu'en Lui nous trouvons tout appui, toute grâce, toute consolation et tout refuge, fut mis en lumière dans l'admirable Parabole du *Bon Samaritain*.

Un Scribe s'approcha de Jésus et croyant le beaucoup embarrasser lui posa cette question : *Mattre, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle* ¹ ? Le piège ne manquait pas d'habileté. Comme le Sauveur venait de concentrer en lui les conditions du salut et d'affirmer que « tout lui avait été remis en main par son Père » et que toute brebis qui n'entrerait pas dans son bercail périrait, le Scribe espérait en obtenir une confession explicite de Divinité, dont il userait incontinent contre lui. Mais que peut l'habileté de l'homme contre la sagesse de Dieu ? Jésus-Christ rompt ces faibles mailles et force le Scribe même à donner la vraie réponse à la question qu'il vient de poser. *Qu'est-il écrit dans la Loi, lui dit Jésus ? Qu'y lisez-vous ?* Le Scribe dut s'exécuter et répéter l'enseignement des Ecritures : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même* ². C'est le suprême commandement qui concentre tous nos devoirs et renferme en lui seul toute

¹ Luc., X, 25.

² Luc., X, 26, 27.

notre éternelle destinée. L'amour de Dieu s'y présente sous ses essentiels caractères. Il est exclusif, c'est de « tout cœur » qu'on aime Dieu et l'amour divin n'admet pas de partage. Il est universel, car c'est de notre être entier, de nos facultés diverses, depuis le cœur jusqu'au sommet de l'intelligence, que doit s'échapper le cri de l'amour. Il est véhément, c'est « de toutes nos forces », sans lâcheté, sans calcul d'égoïsme, sans pusillanimité, que nous devons aimer Dieu. Et si sur la terre l'amour « est plus fort que le trépas », combien plus l'amour divin doit-il triompher de tout et crier avec l'Apôtre : « qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? ».

Vous avez bien répondu, reprit Jésus. Faites cela et vous vivrez ¹. Le grand commandement observé c'est la vie éternelle conquise. L'astuce du Scribe était déjouée, Jésus n'avait fait que lui rappeler la Loi qu'il eût dû assez connaître pour ne pas poser une question inutile. Sentant le ridicule de sa situation il crut en sortir par une autre interrogation. *Mais, dit-il, qui est mon prochain* ² ? Voilà bien la question d'un Juif ! L'âme Juive s'y peint toute entière. L'orgueil l'élève si au-dessus du reste des hommes qu'aucun ne peut devenir « prochain ». D'ailleurs quelle commisération peut trouver place là où un égoïsme aride a tout envahi ? Et de qui tenir compte quand rien n'existe que soi ?

La réponse du Sauveur fut l'admirable parabole du Bon Samaritain qui fixe pour tous les siècles les motifs, la règle, la pratique, de la charité du Chrétien.

Le cadre où s'enferme le drame est merveilleusement choisi. Entre Jérusalem et Jéricho s'étend une zone

¹ Luc., X, 28.

² Luc., X, 29.

déserte et sauvage coupée de collines sablonneuses et de roches abruptes, repaires de voleurs et d'assassins. La route qui la traverse avait, à raison des crimes sans nombre qui s'y commettaient, reçu le nom de « route sanglante ». De nos jours même il n'est pas rare que le voyageur y soit assailli par des malfaiteurs armés.

*Un homme donc descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent et prirent la fuite, après l'avoir couvert de blessures et laissé à demi-mort*¹.

Voilà l'état misérable où vient d'être réduit l'un de nos semblables. Qui seront les cruels et les insensibles, ceux qui n'admettent pas avoir de « prochain », dont il faille tenir compte ? Quels seront au contraire les hommes bons et charitables qui porteront à leurs semblables protection et secours ? Et chez ces derniers quelle sera la suite et l'enchaînement de ces secours ?

Il en est qui passent outre et ne daignent pas même voir la misère d'autrui, ou s'ils l'aperçoivent c'est pour la fuir. Le Sauveur met en scène un prêtre et un Lévite. *Or un prêtre suivait le même chemin, il vit cet homme, et prit l'autre côté de la route. Un Lévite suivit qui s'arrêta, regarda le blessé et passa outre*². Pouvons-nous scruter la pensée divine dans ce choix fait d'un prêtre et d'un lévite pour représenter la plus cruelle insensibilité devant la plus navrante des misères ? Saint Paul nous en ouvre peut-être le secret quand il nous affirme que les dons les plus excellents, les ministères les plus élevés et les plus saints ne comptent de rien devant Dieu sans la Charité. Plus le contraste est saisissant, plus la

¹ Luc., X, 30.

² Luc., X, 31.

démonstration est victorieuse. Dans le même but, le Sauveur place chez un Samaritain, un étranger, un habitant d'une terre demi païenne, l'exercice de la plus éminente charité : la charité peut se rencontrer chez les plus humbles pour les ennoblir magnifiquement. *Un Samaritain qui faisait le même voyage, arriva près de la victime, et la voyant fut ému de compassion*¹.

Quel est l'ordre de la charité et la succession des actes qu'elle inspire ? *Il s'approcha*, dit le Sauveur. La cause la plus ordinaire de notre insensibilité à l'égard des malheureux, c'est que nous ne nous approchons pas d'eux. Leur misère et leurs souffrances restant loin de nos yeux, n'agissent en rien sur nos cœurs. C'est le spectacle du pauvre qui éveille en nous les douces et fécondes émotions de la charité. Et dès qu'elle est éveillée et active, la charité devient ingénieuse ; Elle arrête les effets du mal, ou elle corrige les vices qui ont amené la misère, ou elle pare aux accidents qui l'ont causée, et elle fait cela avec la mansuétude dont l'« huile » est l'image et la fermeté que représente le « vin ». *Il s'approcha, banda les plaies après y avoir versé de l'huile et du vin*². La charité pratiquée par un seul deviendrait difficile et onéreuse ; aussi cherche-t-elle à multiplier les secours en augmentant le nombre des bienfaiteurs. *Puis il le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et l'y assista*³. Le vrai serviteur des misérables ne les saurait abandonner alors même que des absences nécessaires l'éloignent d'eux. Avant le départ il leur ménage des secours. *Le lendemain il tira deux deniers de sa bourse et les donna à l'hôtelier :*

¹ Luc., X, 33.

² Luc., X, 34.

³ Luc., X, 34.

« Ayez soin, lui dit-il, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour ¹.

Le Scribe pour le coup devait savoir ce qu'était un prochain pour les malheureux, aussi ne put-il s'empêcher de donner au Sauveur la juste définition qu'il ignorait jusque-là. *Lequel de ces trois, demanda Jésus, vous paraît être le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? — C'est, répondit le Docteur, celui qui a été compatissant.* La baine Juive l'empêchant de nommer le « Samaritain » il emploie l'expression vague « celui qui a eu pitié ». *Allez et faites de même, se contenta d'ajouter Jésus ².*

Ainsi comprise cette page n'en resterait pas moins l'une des plus belles de l'Évangile, mais la tradition y a vu un sens bien autrement large et profond. Ce n'est rien moins ici que l'histoire entière du genre humain dans sa chute en Adam et son relèvement en Jésus-Christ. Ce voyageur qui quitte Jérusalem, « la ville de lumière et de paix », pour descendre à Jéricho, dont le nom signifie « changement, décadence », c'est Adam, c'est l'humanité, qui sort de l'Eden pour gagner la terre maudite du péché et de la mort. Fatal exode ! Le genre humain ne nous apparaît plus que sous l'image sanglante d'un blessé que des voleurs ont assailli, dépouillé, laissé à demi mort. Car telles sont bien les suites de la prévarication de l'homme, après que les brigands du chemin, les démons, l'ont couvert de la terrible blessure du péché. Trois traits caractérisent notre état de déchéance. Nous avons été dépouillés. Dieu à la nature avait surajouté un être divin ; la nature elle-même était intègre dans ses dons suréminents : le péché nous dépouilla tout à la

¹ Luc., X, 35.

² Luc., X, 36-37.

fois de l'état surnaturel et de l'état d'intégrité de nature. Nous n'avons plus qu'une nature blessée et demi-morte ; et de cette nature ainsi anémiée tous les dons surnaturels ont disparu. Nous gisons loin de Jérusalem, loin du ciel, sur une route de désolation et de mort.

Mais quoi ? Dieu n'a-t-il pas donné à l'humanité déchu de la Loi Ancienne ? Le prêtre et le Lévite n'ont-ils pas passé par le chemin où git la victime ? Sans doute, mais ni l'un ni l'autre n'ont rien fait pour la tirer de son affreux état. La Loi Ancienne constatait le péché mais ne le remettait pas. Législation et Sacerdoce, sacrifices et prophéties, mettaient à nu ses blessures mais n'y donnaient ni l'huile ni le vin, et nous laissaient sur la route sans nous transporter dans le refuge d'aucune hôtellerie.

Tel était notre état désespéré, quand vint à nous Celui qui, sans y contredire, se laissa appeler « le Samaritain ». Il vint de Jérusalem à Jéricho, du ciel à la terre, du sein du Père à la vie passible et mortelle. Il s'arrêta auprès du moribond, il se pencha avec un cœur ému et une main active sur ses blessures pour les panser. Il les « lia » d'abord, il arrêta la mortelle effusion de nos péchés. Puis par sa douce et miséricordieuse grâce il y répandit « l'huile », et dans son énergique législation il la soumit à l'influence mordante du vin.

Nous étions sauvés, mais l'heure vint où notre Sauveur, quittant ce monde pour « retourner à son Père », nous dut laisser en d'autres mains. Il avait fondé la grande hôtellerie des âmes, l'Eglise : c'est à elle qu'il nous confia, lui donnant à notre usage deux opulentes ressources : la foi et la grâce, et lui annonçant son retour. A ce retour, nous serons totalement refaits, corps et âmes, et nous irons avec Lui jouir éternellement au ciel des bienfaits de sa Rédemption.

II. — En évangélisant les villes et les bourgades où ses soixante-douze Disciples avaient préparé sa venue, Jésus s'était insensiblement rapproché de Jérusalem. Il n'entra pas dans la ville, mais séjourna durant quelque temps dans ses alentours. Saint Luc nous le montre à Béthanie, sur la pente du mont des Oliviers, dans la demeure de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie auxquels il demande l'hospitalité.

Le Divin Expiateur devait être errant sur la terre, n'« avoir pas où reposer sa tête », et demander à la charité de ses créatures, Lui qui possédait l'univers, la nourriture et l'abri! C'était aussi un conseil tout mystérieux de l'amour. Il se réduit à la pauvreté pour nous donner l'occasion de le secourir, et, quand il aura enlevé à la terre sa présence visible, il restera visible dans ses pauvres afin de perpétuer durant tous les siècles la même marque d'affection dans nos cœurs.

A Béthanie, cette affection était ardente. Marthe et Marie resteront à jamais le type exquis du dévouement et de l'amour. Les deux sœurs ont pour Jésus la même dilection mais elles la traduisent différemment. Marthe prend volontiers pour elle les soins et les fatigues de la vie active. Le Maître vient d'arriver, peut-être inopinément, elle se multiplie pour rendre digne de Jésus la réception qu'elle lui fait. Toute la maison se remplit d'agitation, les ordres aux serviteurs se croisent en tout sens, les apprêts du repas exigent des courses sans fin. *Marthe s'agitait beaucoup et s'empressait aux soins multiples du service*¹. Marie n'avait pu vaincre la véhémence de son amour et l'inclination de sa nature méditative. Dès l'arrivée de Jésus, elle s'était attachée à

¹ Luc., X, 38-40.

lui, sans songer à autre chose qu'à se remplir délicieusement l'âme de sa parole, le cœur de sa tendresse. Marthe ne se préoccupait que de la nourriture qu'elle offrirait, Marie que de la nourriture céleste qu'elle recevrait. Son humilité l'avait jetée aux pieds de Jésus, et son amour l'y retenait immobile et haletante. Chaque parole de Jésus la comblait d'une joie divine et dans cet entretien, où lui étaient révélés les secrets du Royaume de Dieu, elle était plus au ciel que sur la terre; toute préoccupation terrestre avait quitté son âme que remplissaient seules les choses d'en-Haut: *Marie assise aux pieds du Sauveur, l'écoutait parler*¹. Modèle des prêtres, Jésus n'avait d'autre souci, en entrant dans la demeure hospitalière, que d'y édifier les âmes par de célestes entretiens. Tel sera le ministre de Jésus-Christ. Sa présence dans les demeures du monde n'aura jamais d'autre but que la sanctification de ceux qui le reçoivent; sa parole sera toujours empreinte d'une gravité douce et d'une céleste élévation; arrière les propos profanes, les joyusetés messéantes, les scandaleuses mondanités.

Marthe fut-elle quelque peu jalouse du bonheur dont l'entretien de Jésus comblait Marie? En tout cas il lui sembla juste que sa sœur partageât ses fatigues. *S'arrêtant devant Jésus elle lui dit: « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir seule? Ordonnez-lui donc de m'aider*²! Que va répondre Jésus? Marie attend anxieuse la sentence qui sera prononcée; soumise assurément d'avance à l'ordre qu'elle recevra, mais navrée à la pensée de quitter une place délicieuse et de perdre des entretiens divins.

¹ Luc., X, 39,

² Luc., X, 39.

Elle tremblait à tort. Jésus qui profitait volontiers des circonstances les plus insignifiantes pour révéler les plus hautes doctrines, n'eut garde de perdre l'occasion que lui offrait l'attitude des deux sœurs. Le chrétien est placé entre deux mondes : il a deux vies à entretenir, deux carrières à poursuivre : il sert à la fois son Dieu dans les œuvres extérieures, et, dans l'union intime de son âme par la méditation et la prière. Destiné à la vie du ciel il l'inaugure dès ici-bas par la piété ; vivant cependant encore au sein des choses terrestres, il ne les peut, ni ne les doit répudier, mais se sanctifier dans leur usage. Marthe représentait cette vie active, Marie la vie de contemplation, de commerce intime avec Dieu. Jésus avait à prononcer une double sentence : sur la vie extérieure pour en agréer l'emploi, en montrer l'écueil, en formuler la règle : sur la vie contemplative pour en marquer l'excellence et en affirmer la supériorité. Il ne blâme pas Marthe qui travaille, il agréé ses soins et bénit ses fatigues, mais il l'avertit à la fois du danger d'une activité excessive et de la nécessité d'y poursuivre le seul but de notre destinée, l'« unique chose nécessaire » qui est Dieu et le service de Dieu. Quant à Marie qui s'est vouée à la prière, à l'entretien intime avec son Dieu, sa place est déclarée éminente, la part qu'elle s'est attribuée est la « meilleure ». Marthe n'est pas condamnée, mais Marie est exaltée. *Marthe, Marthe, répondit le Seigneur, vous vous tourmentez et vous vous agitez de bien des choses : or une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée*¹.

Qu'est-ce encore que cette maison de Béthanie qui reçoit en elle l'Homme-Dieu ? Voyons-y l'Eglise où Jé-

¹ Luc., X 41-42.

sus réside durant le temps et l'éternité. L'Eglise sera tour à tour Marthe et Marie. Marthe durant les siècles de sa vie militante. Pour garder dignement son Dieu, elle se multiplie en efforts de toute sorte ; ses sollicitudes sont incessantes, ses œuvres innombrables, ses labours rudes et crucifiants. C'est sa vie dans le temps. Dans l'éternité nous la trouvons unie à son Maître dans les délices du repos, les joies d'une possession béatifique, l'extase d'un infini amour, c'est Marie.

III. — *Un jour Jésus pria en un certain endroit*¹. Cette vague indication de saint Luc laisse place aux conjectures. Avait-il, après la réception de Lazare et de ses sœurs, quitté les environs de Jérusalem pour entrer, au-delà du Jourdain, dans la Pérée ? Ou bien est-ce près de Béthanie, sur le mont des Oliviers, ainsi que le veut une tradition respectable, qu'il se retira pour prier ? Le texte sacré nous laisse libres de choisir l'endroit où le Sauveur donna pour la seconde fois à ses disciples la formule du *Pater* et ses exhortations à la prière. Quand son entretien solitaire avec son Père fut terminé ses disciples s'approchèrent de Lui, et l'un d'eux, un nouveau venu sans doute, et qui n'avait pas assisté au Sermon sur la Montagne, lui demanda une formule d'oraison : *Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples*². Il lui semblait à lui et aux autres qu'un ordre de choses nouveau étant établi et de nouveaux rapports de l'homme à Dieu mis en vigueur, il fallait aussi de nouveaux sentiments et à ces sentiments une expression nouvelle. L'Ancien Testament

¹ Luc., XI, 1.

² Luc., XI, 1.

était rempli de formules de prières, mais l'âme s'y préoccupait bien plus des grâces temporelles que des faveurs d'un ordre divin. Jean le Précurseur avait fait prier ses Disciples, mais sans doute pour éveiller en eux la crainte des châtements et le désir de la pénitence. Avec Jésus-Christ quels devaient être les sentiments et le langage de l'âme envers Dieu ?

*Quand vous priez, dit Jésus, dites : Notre Père, etc.*¹ C'est l'Oraison dominicale telle que nous la trouvons dans saint Matthieu, au Sermon sur la Montagne, mais plus concise. Ici comme là nous avons dans la Divine Prière le résumé complet de tout ce qui doit remplir l'âme du Chrétien. A ce mot de « Père » cette âme comprend combien sont changés ses rapports avec Dieu, depuis que la Loi de crainte a fait place à la Loi d'amour et que le Fils de Dieu nous a donné pour Père son propre Père. Mais nous ne sommes pas seulement les enfants de Dieu, nous sommes ses serviteurs et ses sujets. Nous sommes créés pour le servir, pour le glorifier, pour exécuter ses ordres, pour dilater son empire. Nous voulons donc que « sa volonté se fasse » et que son « règne » s'établisse partout. Quand notre pensée s'est élevée à Dieu, elle s'abaisse sur nous-mêmes pour considérer notre dénuement. Mais si nous ne possédons, comme le pauvre, que ce que la charité nous octroiera, nous sommes assurés qu'un bon « Père » ne nous laissera pas sans le pain de chaque jour. Puis, comme nous ne sommes pas seulement des dénués, mais des coupables, nous implorons miséricorde, nous engageant à l'accorder nous-même au prochain qui nous a offensés. Assurés du pardon pour les fautes commises, nous prévoyons les fautes à venir, nous nous effrayons

¹ Luc., XI, 2-3.

des dangers qui nous entourent, des ennemis qui nous assaillent ; trop faibles pour leur résister nous supplions Dieu, ou bien de nous épargner le combat, ou bien, si nous le devons subir, de nous y soutenir et de nous y rendre vainqueurs.

Avoir une formule de prière et la tenir des lèvres de Dieu même, c'était beaucoup ; ce n'était cependant pas tout encore. Que sert la nourriture à qui ne peut ni ne veut la prendre ? Jésus continua en nous inculquant le désir de la prière, et en nous affirmant son efficacité. Si nous avons besoin de grâces urgentes, ayons la certitude qu'une prière vive et persévérante nous les obtiendra : c'est l'objet d'une première Parabole. Une seconde nous montre comment Dieu invoqué avec ferveur et importunité nous délivrera de tout danger et nous sauvera de toute persécution. Dans une troisième l'essentielle condition de toute prière, l'humilité, nous est montrée.

Jésus ajoute : « Que l'un de vous ait un ami et qu'au milieu de la nuit il aille à sa demeure et lui dise : prête-moi trois pains car un hôte m'arrive de voyage et je n'ai rien à lui offrir » ; et que de l'intérieur l'autre réponde : Ne m'importune pas, ma porte est close, mes enfants sont au lit près de moi, je ne puis ni me lever, ni te rien donner. Eh bien ! que le solliciteur continue à frapper ; je vous affirme que l'autre, s'il ne se lève ni ne donne à titre d'ami, le fera pour se débarrasser d'un importun et lui fournira ce dont il a besoin¹. A peine est-il besoin d'expliquer la divine Parabole, tant le sens en est clair. L'ami que nous allons implorer c'est

¹ Luc., XI, 5-9.

Dieu; Dieu, qui nous a donné de son amour tant et de si extraordinaires preuves, que c'est vers lui que d'instinct nous allons quand quelque besoin nous presse. Oh! qu'il en est de ces détresses urgentes! que notre nuit est noire! que nos ressources sont épuisées! que notre impuissance est grande! Si le prochain nous implore ou pour son corps ou pour son âme, qu'avons-nous à lui donner? Comment soutenir nos œuvres de charité et de zèle? Comment sanctifier des enfants? Comment convertir un époux incroyant et sourd à nos prières? Comment éclairer les ignorants et ramener les pécheurs? Tous ces hôtes qui nous arrivent au sein de nos ténèbres, qu'en faire et comment les secourir? Nous irons à Dieu. Mais Dieu veut que notre supplication soit persévérante. Trop vite exaucés, nous n'aurions pas pour les dons divins l'estime qu'ils méritent. Et d'ailleurs Dieu qui se plaît à nos prières voudra les prolonger et en activer l'ardeur. Nous refusera-t-il jamais? Non certes! Si l'homme de la Parole est vaincu par l'importunité de son ami, comment Dieu, si infiniment bon et tendre, ne le sera-t-il pas par la nôtre?

Mais nous n'avons pas que des détresses à soulager, soit pour nous, soit pour nos semblables: vivant au milieu d'un monde ennemi, nous pouvons y subir parfois de désespérantes persécutions. Y serons-nous secourus par Dieu? N'est-ce pas même de Dieu seul que nous devons attendre notre délivrance? Assurément. Ici encore Jésus-Christ met en parallèle l'homme borné et méchant avec Dieu dont la bonté et la puissance sont infinies, et conclut victorieusement que si l'homme mauvais sait protéger une victime parce qu'elle l'obsède de ses sollicitations, le Dieu bon et compatissant nous en offre une bien plus grande assurance. *Un juge, dit-*

*il, ne craignait ni Dieu ni les hommes*¹. Quelle espérance pouvait avoir en lui les opprimés? Or, dans la même ville une pauvre veuve était en butte à une odieuse persécution. « *Faites-moi justice* ²! » criait-elle au mauvais juge. Lui refusait obstinément de l'entendre. Mais elle le poursuivait, poussant toujours la même clameur: « *faites-moi justice* ». Que fera le Juge? *Bien, se dit-il en lui-même, que je ne craigne ni Dieu ni les hommes, cette veuve m'obsède à ce point que je vais lui faire rendre justice. Elle pourrait sans cela en arriver à quelque acte de violence* ³. Si cela se passe sur la terre, que n'avons-nous pas à attendre du ciel? Comment notre espérance en Dieu dans nos persécutions serait-elle une vaine espérance?

La véritable veuve c'est l'Église. Le monde la persécute cruellement, il la dépouille, il l'opprime, il lui ravit ses enfants, il détruit ses œuvres. Elle crie à Dieu, elle attend son secours, elle multiplie sans fin ses supplications ardentes: *Et Dieu, continue le Sauveur, ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui nuit et jour! Il tarderait à les secourir! Je vous l'affirme, il leur fera promptement justice* ⁴. Notre danger le plus redoutable n'est donc pas dans la persécution, puisque Dieu nous en délivre, mais dans le manque de foi et de prière qui nous rendrait indignes du secours divin.

Ce manque de foi fait passer soudain dans l'âme du Sauveur une vision douloureuse de l'avenir. Une persécution affreuse, suscitée par l'Antéchrist et son empire, précédera le second Avènement. Les Chrétiens

¹ Luc., XVIII, 2.

² Luc., XVIII, 3.

³ Luc., XVIII, 4, 5.

⁴ Luc., XVIII, 7.

seront poursuivis et opprimés par toute la terre, l'Église vivra des jours d'angoisse, surtout à cause des défections de ceux de ses enfants qui défailliront dans leur foi. Jésus pleure d'avance sur ces chutes et il les signale : *Quand le Fils de l'Homme, dit-il, reviendra sur la terre, y trouvera-t-il encore de la foi*¹ ?

C'est la foi qui alimente la prière, c'est la prière qui nous assure le salut, mais l'une comme l'autre ne vivent que d'humilité. Deux hommes sont en prière dans le temple, l'un qui est orgueilleux voit sa prière rejetée, tandis que l'autre qui est humble voit la sienne couronnée des plus amples bénédictions. C'est le sujet de la Parole du Pharisien et du Publicain. L'orgueilleux se fait reconnaître du premier coup à son attitude et à son langage. *Deux hommes montèrent au Temple pour prier, un Pharisien et un Publicain. Le Pharisien debout, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, iniques, adultères, ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout mon bien »*². Chaque mot dans cette prétendue prière est un document d'orgueil, et avant même toute parole, l'attitude seule est une insulte et une provocation. Le fidèle en prière montre dans son maintien l'humilité de son âme : ce pharisien se tient insolemment « debout ». Et ce n'est pas à Dieu qu'il parle, c'est à lui-même : « il priait ainsi en lui-même ». Il repasse avec complaisance le bien qu'il découvre en soi et sa première parole, qui chez les autres est une expression d'humble reconnais-

¹ Luc., XVIII, 8.

² Luc., XVIII, 9-11.

sance : « Mon Dieu, je vous rends grâce », est chez lui une détestable explosion de superbe. Il n'a rien à demander à Dieu puisqu'il est riche de tous les dons, possesseur de toutes les vertus ! Et il déroule à ses yeux ravis ce trésor de perfection. Il est chaste, il est mortifié, il est pieux, il est libéral, il a toutes les vertus. Il lui reste pour s'élever au faite de l'orgueil de se comparer aux autres : il n'a garde d'y manquer. Le genre humain tout entier est coupable, lui seul est juste, et ses yeux tombant sur le publicain humblement prosterné au bas du Temple, il en prend occasion pour accentuer son orgueilleuse justice. Il dénigre son semblable, faute qui pour bien des motifs attire sur le coupable l'animadversion de Dieu. Le dénigrement blesse ceux qui l'entendent : les uns qui se réjouissent du mal, les autres qui s'enorgueillissent de ne pas le commettre. Il blesse la religion que l'on solidarise avec ceux dont on dévoile les méfaits. Il blesse Dieu que l'on prend occasion de blasphémer. Il blesse enfin sa victime, chez laquelle il allume un feu de haine et de vengeance. S'inquiétait-il de toutes ces suites de son dénigrement, le Pharisien orgueilleux ? Tout au contraire il continuait à décrire complaisamment la série de ses œuvres saintes, et sa prière n'était qu'un insolent panégyrique.

Tout autre était le pauvre publicain. Humblement retiré à l'écart, il n'osait même lever les yeux sur le Saint des Saints, et sa préoccupation unique était de se faire pardonner ses fautes. *Le publicain se tenant éloigné n'osait pas même lever ses regards vers le ciel, mais, se frappant la poitrine, il disait : « Mon Dieu ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! »*¹

¹ Luc., XVIII, 13.

Pour Dieu qui déteste l'orgueil et se complait dans l'humilité, « qui abaisse ce qui s'élève et élève ce qui s'abaisse », la sentence n'était pas douteuse : *Je vous le déclare, le publicain s'en retourna justifié dans sa demeure, mais non pas l'autre* ¹.

JÉSUS ÉVANGÉLISE LA PÉRÉE

On comprend sous le nom de Pérée (pays d'au-delà) la région située à l'est du Jourdain. Jésus, à diverses reprises, y avait fait de courtes apparitions : maintenant il s'y arrête pour y porter la parole du salut. La population qu'il y trouve n'est pas l'indifférente et glaciale foule des bords du Lac, ni l'incrédule et orgueilleux peuple de Jérusalem et de la Judée ; les âmes y sont neuves encore et saint Matthieu nous montre des multitudes accourant à Jésus, avides d'entendre sa parole et de recevoir ses bienfaits. *De grandes foules de peuple le suivirent et commencèrent à l'entourer, et Lui se mit à guérir leurs malades, et comme de coutume à les instruire* ².

Le fond de sa prédication reste le même, la forme se modifie quelque peu. Comme en Galilée et en Judée, il annonce la venue du « Royaume de Dieu », la présence de Dieu sur la terre, l'accomplissement des prophéties, la fondation du royaume des âmes, l'éternelle destinée qui nous attend, les maux à éviter et les vertus à pratiquer, les adversaires à combattre, la fidélité à garder, les récompenses des justes, les châtiments réservés

¹ Luc., XVIII, 14.

² Matt., XIX, 1, 2. Marc., X, 1.

aux pécheurs. Mais sa parole est plus ardente, ses appels plus pressants, on sent que la fin de sa mission approche et qu'il n'est plus que pour un peu de temps sur la terre ; il jette les derniers cris de son cœur, il verse à pleines mains ses dernières grâces.

Parmi ses prédications une lui est particulièrement douloureuse, c'est celle où il dévoile plus ouvertement que jamais les vices des Pharisiens et des Scribes, les prévarications des Docteurs de la Loi, les abus introduits partout dans le Culte Mosaique, et les adjonctions sacrilèges qui y ont été faites au mépris de Moïse et de Dieu. Le peuple est si abusé et les ruses pharisaïques ont si pleinement réussi que si la lumière n'est pas faite sur les tares des Chefs du peuple, le peuple demeurera à jamais sous la domination de ceux qui ne le régissent que pour le perdre.

I. — Une solennelle occasion lui vint bientôt de commencer cette indispensable divulgation. Un jour qu'il évangélisait une foule nombreuse, un Pharisien se détacha pour l'inviter à son repas ¹. Et Jésus le suivit. Les invités, tous Scribes, Pharisiens, Docteurs de la Loi, étaient nombreux. Avant d'entrer dans la salle du festin ils firent des ablutions qu'une tradition toute humaine avait rendues obligatoires et que ne sanctionnait aucun article de la Loi de Moïse. Eux en les accomplissant n'avaient qu'un but : montrer à la foule quelle était la délicatesse de leur sainteté, et combien ils avaient à cœur de demeurer purs de toute souillure. Remplis de vices au dedans ils prétendaient à la plus scrupuleuse pureté au-dehors. Le Sauveur, lui, sans prendre garde

¹ Luc., XI, 37.